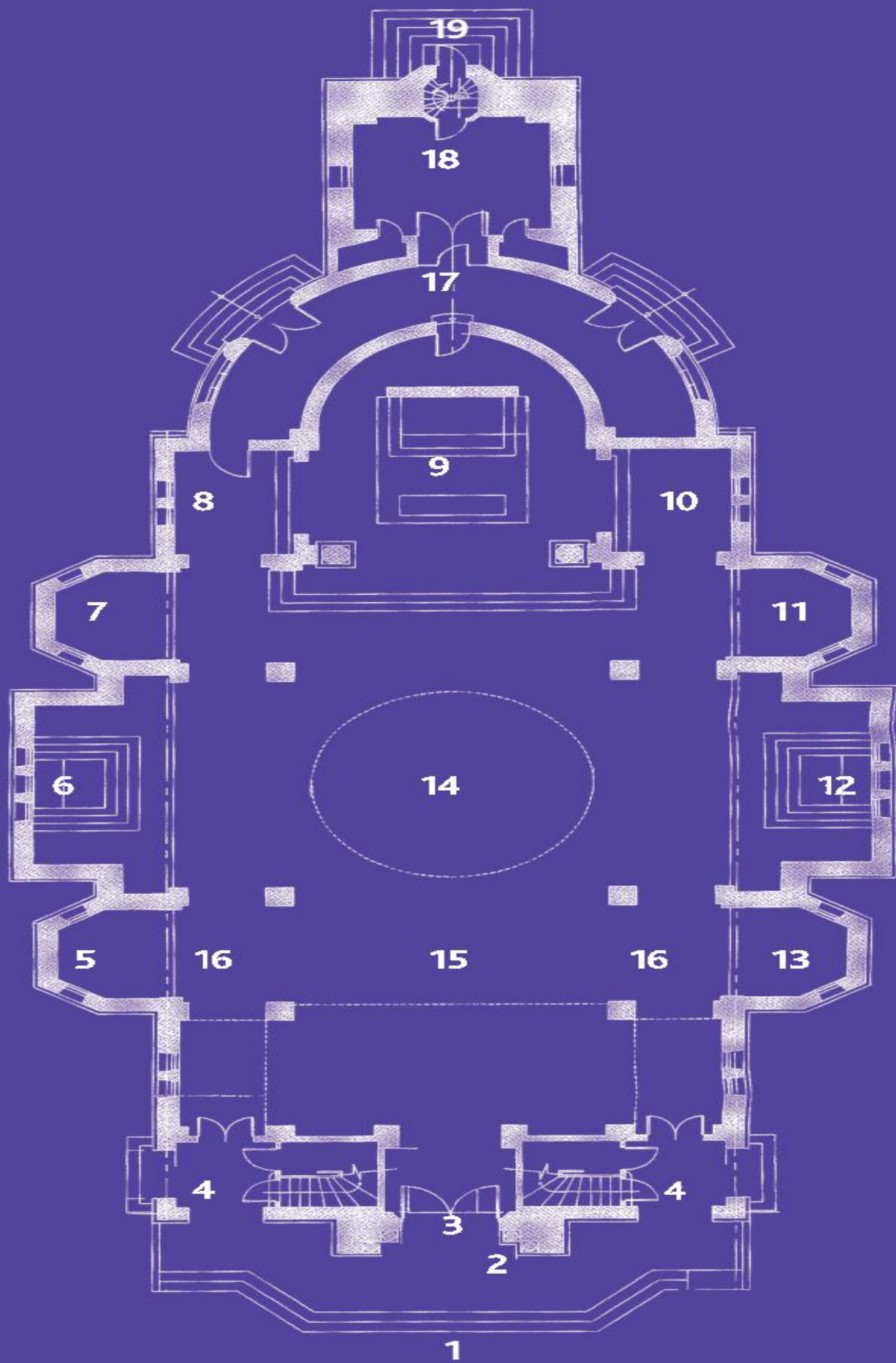


PARCOURS DU PATRIMOINE

ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR DE BALATA



MARTINIQUE

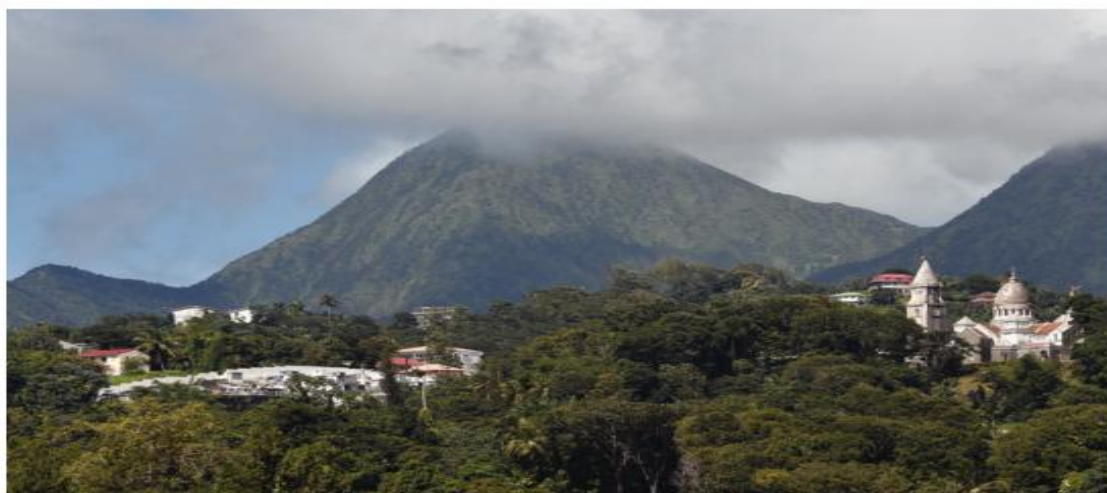




ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR DE BALATA, FORT-DE-FRANCE

L'édification de l'église du Sacré-Cœur de Balata remonte au 7 février 1903 lorsqu'une petite propriété située sur les hauteurs de Fort-de-France au septième kilomètre de la route de Balata, et appelée « mon repos choisi », d'une contenance de 4 hectares, est achetée à Riochard de Lavan pour le diocèse. Bien que ce lieu soit considéré comme une lointaine campagne compte tenu de son éloignement du centre-ville, rapidement une chapelle rudimentaire en bois est construite, et une ou deux fois par semaine, le vicaire de la ville vient y officier. Plusieurs événements majeurs vont modifier le projet de construction d'une église, initié par le diocèse dans les deux premières décennies du ^{xx}e siècle.

En premier lieu, l'éruption de la montagne Pelée en 1902 entraîne l'exil de nombreux habitants du Morne-Rouge et des environs sur les hauteurs de Balata. Dès lors, le quartier se densifie et nécessite d'élever une église plus vaste pouvant accueillir un grand nombre de paroissiens.



Le Sacré-Cœur et le cimetière

En 1905, après la loi de séparation de l'Église et de l'État, la question de l'acquisition des terrains par le diocèse est remise en cause, mais rapidement résolue grâce à la générosité des fidèles et des habitants de Balata. Ainsi, le docteur Osman Duquesnay cède à l'évêché une propriété sur laquelle se trouve une maisonnette proche de la chapelle, tandis qu'une dame Aliza offre un terrain destiné à la construction du presbytère. Meteline Fournier-Létang donne un terrain sur lequel sera construit le dispensaire, et Mgr Parel concède le terrain qui servira d'assiette au cimetière. Plus tard, c'est un beau-frère de Victor Sévère, alors maire de Fort-de-France, qui vend à bas prix son terrain au diocèse, permettant à l'architecte de donner à l'église l'orientation qu'il souhaite et au plateau d'être entièrement consacré à l'ensemble paroissial.

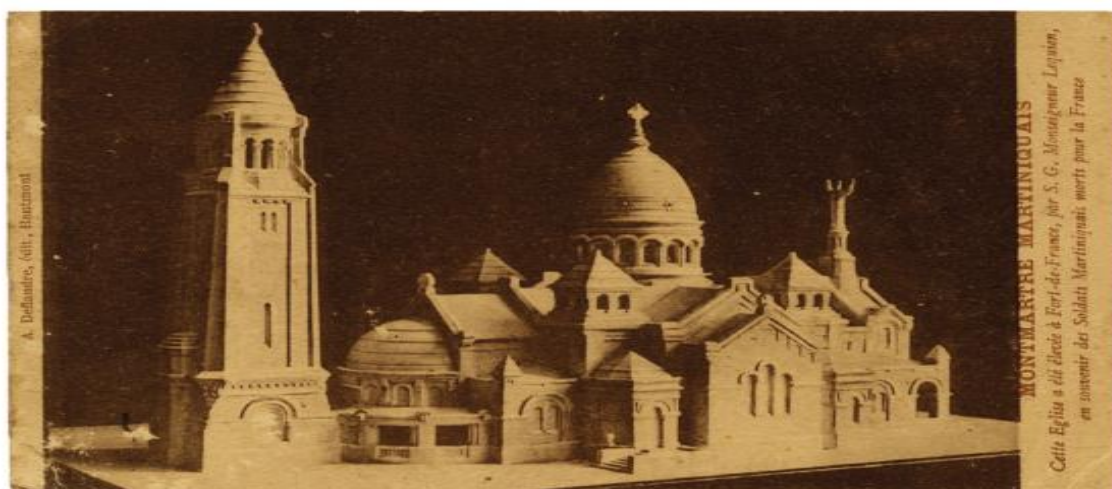
Ce lieu de culte devient aussi un lieu de halte et d'agrément permettant de jouir du panorama sur la baie des



Vue depuis le Sacré-Cœur de l'ensemble de la baie de Fort-de-France

Flamands, formant le cadre paysager de la baie de Fort-de-France pour les premiers touristes et bourgeois venant y prendre les eaux et bénéficier de la fraîcheur d'Absalon un peu plus loin sur la route de la Trace.

Enfin, avec la Première Guerre mondiale et la nomination de Mgr Lequien, successeur de Mgr Parel en 1915, le nouvel évêque souhaite « *faire de Balata le Sacré-Cœur martiniquais, à la fois mémorial des soldats tombés au champ d'honneur et habitat perpétuel du Saint-Sacrement* ». Après la guerre, cette ambition est plus largement décrite dans sa lettre paroissiale du 6 novembre 1922 : « *Il n'est pas une commune de ce pays qui n'ait voulu honorer la mémoire de ces héros et de ces martyrs de la plus noble des causes, pas une qui n'ait élevé déjà ou se propose d'élever bientôt son monument aux morts. Mais ne convenait-il pas de réunir, dans un même hommage d'admiration et de reconnaissance, le souvenir des soldats que la Martinique a donnés à la France ? Ne convenait-il pas surtout que, dans ce pays si chrétien, un monument s'élevât qui serait comme une invitation constante à la prière pour le repos éternel de ces âmes vaillantes et qui doivent nous rester si chères ? Oui, certes et, ici encore, nous sommes sûrs d'avoir traduit fidèlement la vraie pensée martiniquaise si attachée au culte des morts.* » Ainsi la mémoire des 1 800 soldats martiniquais morts sur les 8 000 partis combattre sur les champs de bataille en métropole est commémorée en ce lieu.



Photographie de la maquette de l'église, publiée dans Le Montmartre martiniquais « Cette église a été élevée à Fort-de-France, par S.G. Monseigneur Lequien, en souvenir des Soldats Martiniquais morts pour la France. »

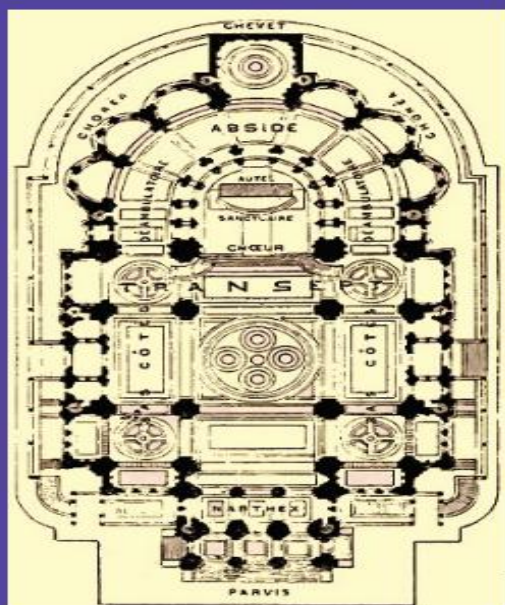
DU SACRÉ-CŒUR, LE SACRÉ-CŒUR MARTINICAIS, AUX SACRÉS-CŒURS

Le culte du Sacré-Cœur

La dédicace de l'église de Balata trouve son origine dans le culte lié au Sacré-Cœur, mais aussi dans différentes constructions dont celle de Montmartre, à Paris, qui dès son origine lui sert de filiation et même de dénomination : le « Montmartre martiniquais ».

L'origine du culte du Sacré-Cœur est issue de la Cène, quand l'apôtre Jean repose sa tête sur le cœur de Jésus et qu'il le voit transpercé lors de la Passion. Par la suite, de nombreux saints ont évoqué le cœur du Christ, tels sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude de Helfta et saint François de Sales. Au XVIII^e siècle, cette dévotion se développe fortement en France. Ainsi, en 1720, lors de la grande peste en Provence, sœur Anne-Madeleine Rémusat, propagatrice de la dévotion au Sacré-Cœur, demande à Mgr de Belsunce de Castelmoron – évêque de Marseille – de placer la ville et son diocèse sous la protection du Sacré-Cœur. À la même période, Marie Leszczyńska obtient des évêques de France que la fête du Sacré-Cœur soit étendue à toute la France. Son petit-fils, le futur Louis XVI, demande un autel consacré au Sacré-Cœur dans la chapelle de Versailles. En 1856, le pape Pie IX étend la fête du Sacré-Cœur. Trois encycliques confirment l'attachement de l'Église à cette dévotion : *Annum Sacrum* (Léon XIII - 1899), *Miserentissimus Redemptor* (Pie XI - 1928) et *Haurietis*

Aquas (Pie XII - 1956). Depuis le milieu du XIX^e siècle, des congrégations et même des États se sont consacrés au Sacré-Cœur. C'est le cas de la France qui l'a été le 29 juin 1873 lors d'un pèlerinage d'un groupe d'une cinquantaine de parlementaires à Paray-le-Monial.



Paris, Sacré-Cœur, plan



Paris, Sacré-Cœur

Le Sacré-Cœur de Montmartre

La construction de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre s'inscrit dans le cadre d'un nouvel ordre moral après les événements de la Commune de Paris (mars à mai 1871). Commencée par Paul Abadie (1812-1884) en 1875, elle est achevée en 1914. Désigné en 1849 auditeur à la commission des arts et des édifices religieux, Abadie devient architecte diocésain pour les diocèses de Périgueux, d'Angoulême et de Cahors, où il restaure plusieurs églises et cathédrales dont Saint-Pierre d'Angoulême et Saint-Front de Périgueux dans le style néoroman qui sera la base d'inspiration de l'édifice parisien, bien qu'influencé également par le style néobyzantin.

L'usage des coupoles — récurrent dans les édifices restaurés —, le clocher hors œuvre s'inspire de celui de Saint-Front et de celui prévu pour le transept Sud de la cathédrale d'Angoulême (jamais réalisé) — avec le fût de plan carré agrémenté en partie haute d'un étage circulaire et d'une toiture en forme de « pomme de pin » caractérisent l'œuvre d'Abadie.



Paul Abadie, Angoulême. Élévation de la cathédrale Saint-Pierre

Cette architecture a vraisemblablement inspiré Wulffleff et Verrey dans le plan général de Balata présentant un clocher cantonné à l'arrière du chœur, l'usage des coupoles et le jeu des volumes des toitures. Toutefois des différences notables apparaissent, à commencer par les proportions. En effet, l'édifice foyalais prendrait largement place dans l'église parisienne – cinq fois plus grande – qui comporte aussi un vrai déambulatoire*, un narthex* plus développé et un nombre de chapelles et de coupoles plus important.

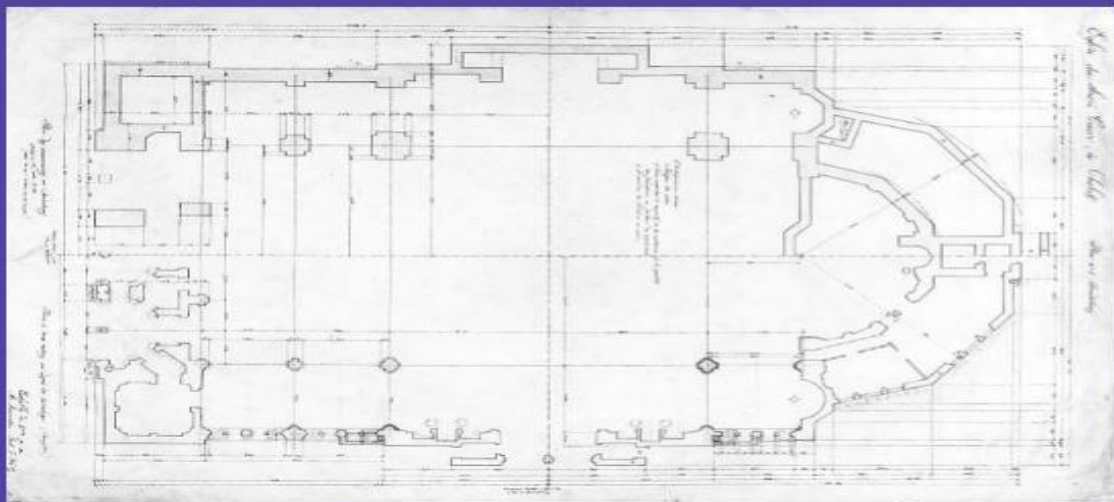
Les Sacrés-Cœurs

Dans cet élan du culte voué au Sacré-Cœur, de très nombreux édifices portant cette dédicace sont construits partout dans le monde : à Bruxelles (édifié à partir de 1905 et achevé en 1970), à Nancy en 1905, en Avignon en 1912, à Besançon en 1920, à Dijon en 1930, à Casablanca en 1930-1931, ou encore à Cholet entre 1937 et 1941. C'est cette dernière qui, par son plan, le jeu des volumes et la richesse des matériaux mis en œuvre, se rapproche le plus de Balata.

Dans l'ensemble, ces différentes constructions se situant sur des reliefs, avec des architectures démonstratives aux volumétries complexes additionnant coupôles, clochers, etc., deviennent des signaux forts dans le grand paysage naturel ou urbain dans lequel elles s'insèrent.



Avignon, Sacré-Cœur, 1912



Sacré-Cœur de Cholet, plan

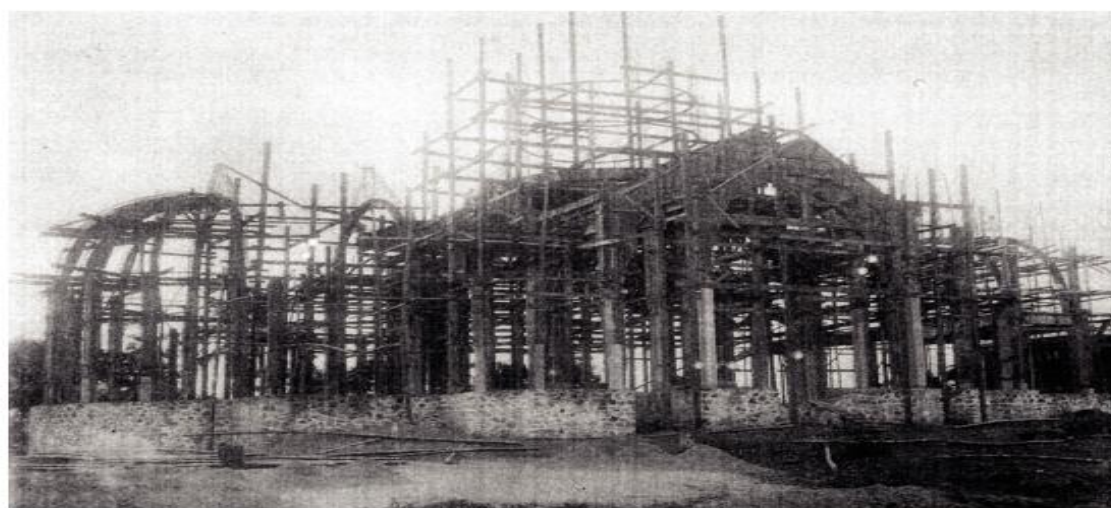


Sacré-Cœur de Cholet

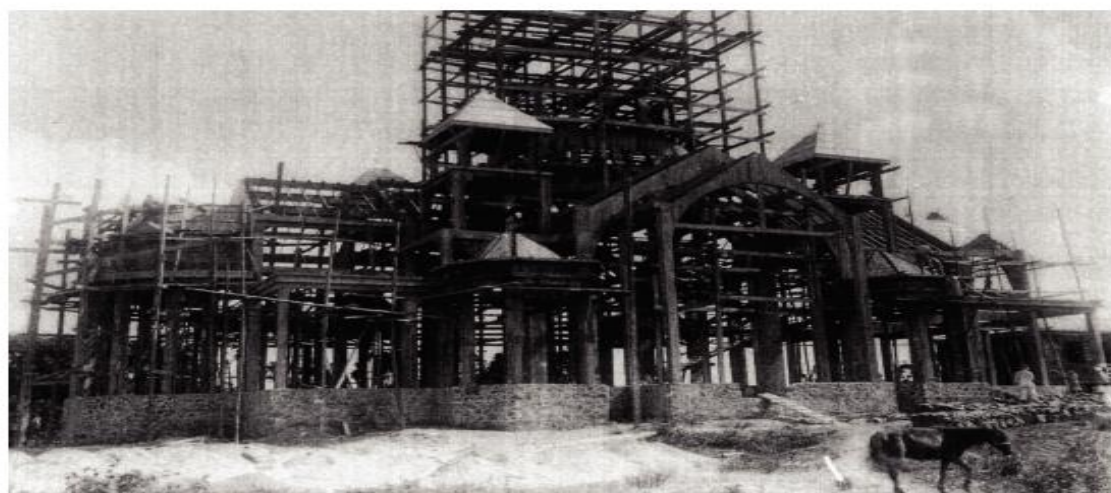
LE CHANTIER

Dès 1919, un cimetière est établi, tandis que le presbytère est en cours de construction et que la nouvelle église est encore en projet. Un an plus tard, le presbytère est béni et une souscription est lancée pour la construction de l'église. De très nombreux dons, gérés par un comité, affluent massivement, tandis que les plus démunis offrent une journée de travail pour participation. Le père Bernard Oreste-Guy, spiritain et professeur au séminaire-collège, est nommé chef des travaux et directeur de la revue *Le Montmartre martiniquais*, qui rend compte régulièrement de l'avancée des travaux, des donations, etc.

Objet d'un concours, le projet sera finalement confié, en avril 1920, par Mgr Lequien, aux architectes Wulffleff et Verrey : « *Un plan de la future église a été*



Mise en place de la structure porteuse de l'église



Échafaudage en vue de la construction de la coupole

établi, approuvé par sa grandeur [...]. Ce plan prévoit un monument qui, sans être grandiose, sera par son bon goût et son architecture digne du but auquel il est destiné. Les travaux de déblaiement du terrain vont commencer incessamment.»

Un mois plus tard, une nouvelle souscription est lancée et, le 2 janvier 1921, le père Charles de Jaham est affecté à Balata, officiellement érigée en paroisse deux jours plus tard pour soulager celle de la cathédrale Saint-Louis de Fort-de-France, trop lointaine. Ce prêtre participe activement aux travaux au côté des architectes. Ainsi, dès la fin de l'année 1922, les travaux de déblaiement se poursuivent et, peu de temps après, arrivent sur le chantier l'architecte Wulffleff accompagné de May – directeur des travaux de Lefèvre, « spécialiste en ciment armé », et de Fabre – entrepreneur principal que l'on retrouve sur les différents chantiers des architectes en Martinique. Un an plus tard, le 2 mars 1923, a lieu la pose de la première pierre en présence de Mgr Lequien.

La coupole en cours d'achèvement



En février 1924, *Le Montmartre martiniquais* annonce fièrement que les travaux sont « *très avancés. [...] De loin l'effet est des plus heureux. [...] Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à venir voir de plus près les merveilles déjà accomplies* », et quatre mois plus tard a lieu la



Le Sacré-Cœur surplombant la façade principale avec la baraque de chantier, 1924



Le clocher en cours de construction, 1924

cérémonie de bénédiction de l'imposante statue en béton armé du Christ Sacré-Cœur surplombant le porche d'entrée.

Le 15 août 1924, l'église est inaugurée avec la première cérémonie paroissiale. Toutefois le bâtiment est encore inachevé. Les vitraux de la coupole et le clocher seront terminés à la fin de l'année. Enfin, un an plus tard, le 9 août 1925, devant 10 000 fidèles, le révérend père Antoine Eugène de Jaham, vicaire général, bénit l'église. Toutefois, les travaux de décoration et la pose des mosaïques ne sont achevés qu'en 1926.

Le bâtiment, ses annexes et son parvis devaient être magnifiés par un aménagement somptueux réalisé par un jeu de rampes et d'escaliers jouant avec la topographie du terrain, comme en témoigne un plan daté de 1927 (voir page 22). En réalité, peu de travaux sont réalisés après cette date. Seule une reprise partielle du clocher, endommagé par un cyclone, s'impose en 1929. Les vitraux, réalisés par Turpin, artiste lillois, d'après des dessins de Wulffleff, ne sont posés qu'en 1948 au-dessus des autels de saint Joseph et de la Vierge.

Par la suite, les seules interventions concernent la modification du chœur, liée au concile Vatican II



Intérieur avec son mobilier, après 1926

(1962-1965), avec la mise en place de l'autel face aux fidèles, la transformation des jalousies en bois, la remise en peinture des intérieurs et la dépose des lustres éclairant la coupole.



L'église vue du côté de la façade, le jour de l'inauguration, le 15 août 1924

Charles Albert Wulffleff est un architecte, né à Londres en 1874, soit un an avant la pose de la première pierre du Montmartre parisien. Il décède vraisemblablement à Paris vers 1936. Il est élève à l'École des beaux-arts de Paris durant la construction de la basilique, dont il peut suivre l'évolution. De 1901 à 1909, il travaille avec Frédéric Broillet, construisant de nombreux bâtiments à Fribourg, en Suisse, dont le casino et des maisons. Il projette aussi la construction d'un couvent. Par la suite, sa carrière s'internationalise avec son entrée au ministère des Colonies, où il gère les projets pour l'Afrique et les Antilles. Il participe à la construction de plusieurs pavillons pour l'Exposition coloniale de 1931 (pavillons de la Martinique, de la Côte française des Somalis, etc.). Ses productions sont toujours empreintes d'un certain classicisme, au goût propre à l'école de Paris. Il a probablement connu l'autre architecte emblématique du secrétariat d'État aux colonies, Ali Tur, qui réalise plusieurs centaines de bâtiments publics ou privés en Guadeloupe entre 1931 et 1937 dans un style plus moderne.

Il s'associe à Aloys Verrey pour plusieurs projets en Martinique, depuis leur agence sise au 96, rue de Grenelle à Paris. Dans la capitale, ils construisent le temple protestant d'Auteuil au plan basilical ainsi qu'un cinéma au 159, rue de Courcelles, aujourd'hui disparu.



Wulffleff. Pavillon de la Martinique, 1931, Exposition internationale

L'aventure du lycée Schœlcher à Fort-de-France

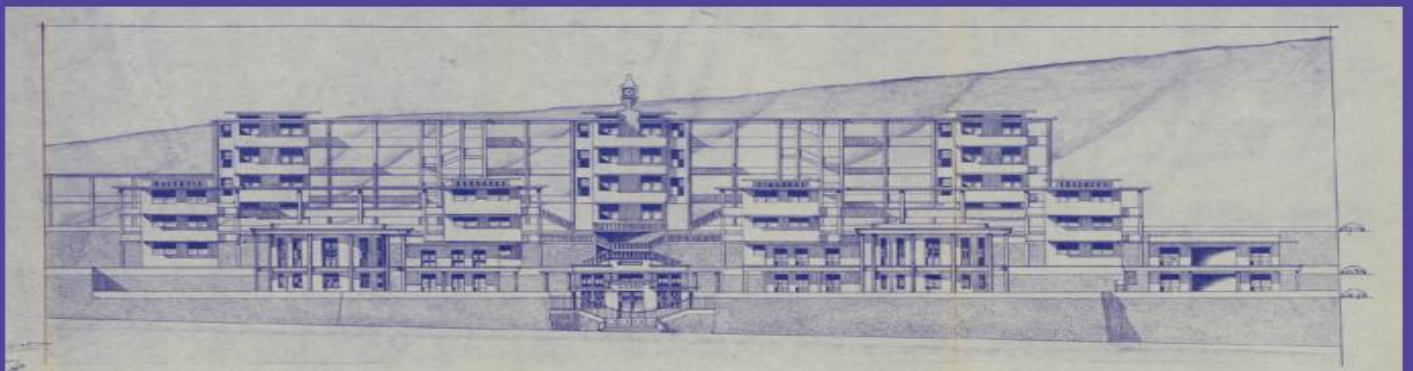
À Fort-de-France, en 1927, dans le quartier de Bellevue proche de l'hôtel du Gouverneur, Wulffleff et Verrey sont pressentis pour réaliser le lycée Schœlcher. En raison du terrain très accidenté, ils projettent un système d'organisation en terrasses reliées par des escaliers. Sur les deux premières terrasses sont disposés quatre bâtiments de classes, sur la troisième le réfectoire est encadré par deux bâtiments de dortoirs. L'ensemble des bâtiments est disposé en longueur face à la mer.

Nouveau lycée de Fort-de-France, perspective. Charles Wulffleff, architecte diplômé par le gouvernement, 15 novembre 1927



Néanmoins, le gouverneur souhaite organiser un concours avec Germain Olivier (1869-1942), architecte du palais du Gouverneur – actuelle préfecture achevée en 1928 –, mais celui-ci n'aboutit pas.

Une autre esquisse, datant de septembre 1930, est produite par le Service des travaux publics, reprenant le dessin de Wulffleff. Dès 1931, les architectes Jean et Joseph Soupre sont invités, eux aussi, à produire une esquisse qui est modifiée pour être finalement approuvée en mai 1932 par la commission coloniale. En mars 1933, les plans quasi définitifs sont dressés par le Service des travaux publics et signés par l'ingénieur Honoré Donat. L'organisation générale prévue par Wulffleff en trois terrasses est conservée, mais l'orientation et l'esthétique générale des bâtiments sont différentes avec des bâtiments perpendiculaires à la pente et la multiplication de jeux de galerie avec colonnes superposées. L'ensemble est livré le 1^{er} janvier 1937. Les bâtiments de la première terrasse sont inscrits au titre des Monuments historiques par arrêté du 19 janvier 2010.



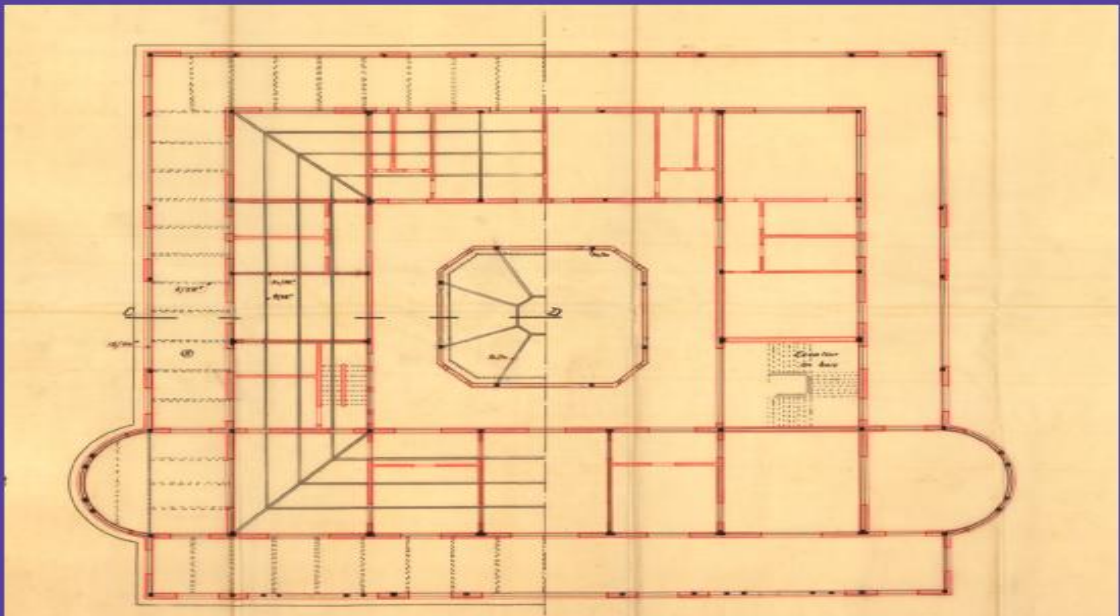
Avant-projet du lycée, façades. Direction des travaux publics, avril 1933



Signatures des architectes sur le plan de la chapelle de Terres-Sainville

L'expérience de la préfecture

En 1923, le gouverneur Henri Richard demande à Wulffleff et Verrey un projet de palais pour remplacer celui de l'« ancien gouvernement » situé place de la Savane à Fort-de-France. Comme dans le cas du lycée Schoelcher, ils sont mis en concurrence avec l'architecte Germain Olivier.



Wulffleff et Verrey, plan de structure du premier étage du palais du Gouverneur, projet, 1923

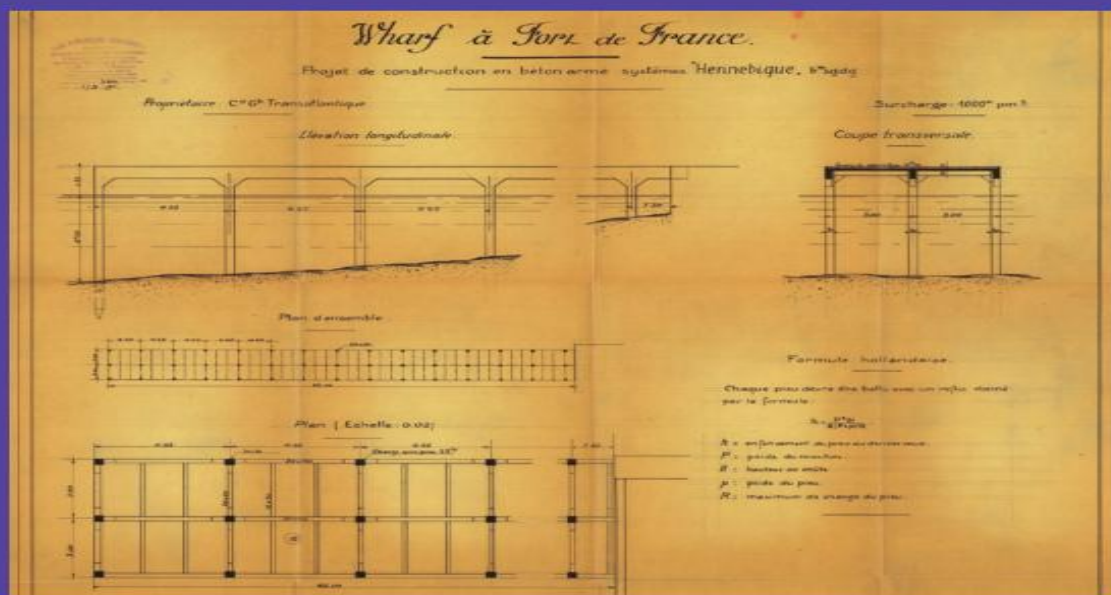
Le projet de Wulffleff et Verrey consiste en une construction de plan quasiment carré, dont le centre est agrémenté d'un lanternon de plan octogonal et de vastes salons semi-circulaires et circulaires sur les côtés recouverts par des toitures en bâtière* ou en terrasse agrémentées de vérandas en fonte. L'ensemble se développe sur trois niveaux : un sous-sol partiel et deux aériens. Il doit être réalisé en béton avec le système Hennebique – du nom de son inventeur, François Hennebique (1842-1921) – avec remplissage en moellons ou en briques, le tout enduit au mortier de ciment coloré et agrémenté par des plaquages de céramique ou en simili-pierre. Seule la façade principale s'orne de colonnes en ciment armé, tandis que les autres sont en brique ou en métal déployé enduit. L'ensemble est estimé à 1,5 million de francs. Toutefois, les architectes doivent renoncer au sous-sol en raison de l'affleurement de la nappe phréatique, et leur proposition d'un style plus disparate et moins grandiloquente que la proposition de Germain Olivier n'est finalement pas retenue.

Les constructions pour la Compagnie générale transatlantique (CGT)

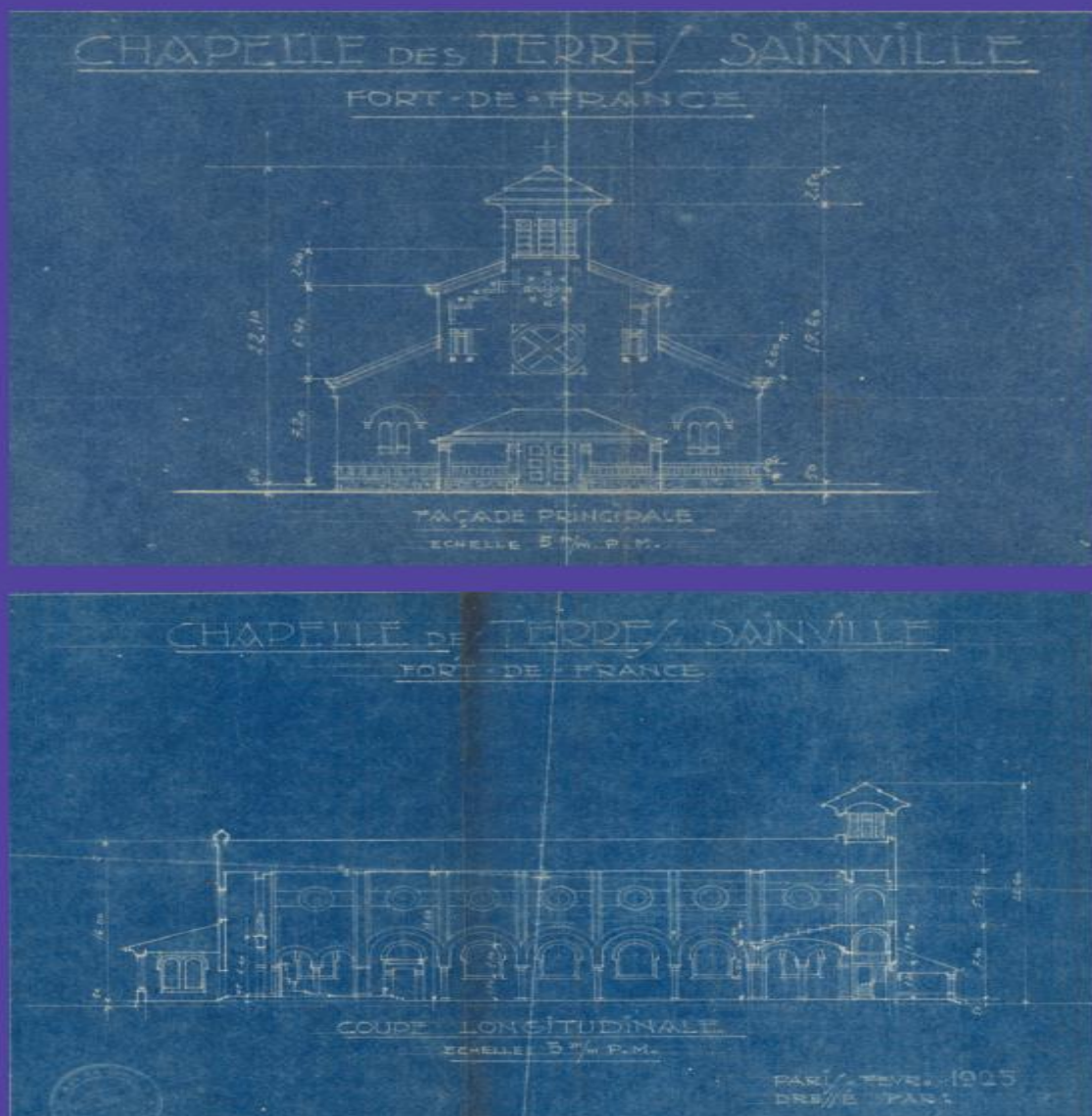
La CGT, dont la présence en Martinique remonte à 1862, dessert les Antilles depuis l'Europe pour le transport de marchandises et de passagers. Au vu de l'importance du trafic, la compagnie demande à Wulffleff et à Verrey, en avril 1924, un projet de « magasin » pour l'escale de Fort-de-France.

Cette construction, longue de 35 m sur 17,50 m de large pour une hauteur de 6,80 m, abrite sur deux niveaux les docks, des bureaux et des logements. Réalisée par un système de poteau-poutre en béton armé, elle est agrémentée en son centre d'un lanterneau qui apporte l'éclairage et la ventilation. Le bâtiment est couvert par des toitures plates largement débordantes. Les étages sont reliés par un système de plans inclinés pour faciliter la manutention des marchandises, et par un escalier.

À cela s'ajoute, dès août 1924, le projet d'un warf qui permet un meilleur accostage pour les navires de fort tonnage, en remplacement de l'ancienne jetée en bois. Cette construction en béton armé de 60 m de long sur 6 m de large s'avance dans la mer pour une hauteur comprise entre 1,30 m au plus proche de la grève et 8,50 m au plus loin dans la baie. Ainsi les bateaux pouvaient-ils débarquer à quai, à moindre coût et plus rapidement. Les autres armements en sont écartés et doivent décharger en baie des Flamands par le biais de gabares.



Wulffleff et Verrey, plan, coupe, élévation du warf de Fort-de-France, 1924



Wulffleff et Verrey, façades principale et latérale de la chapelle de Terres-Sainville

L'église des Terres-Sainville

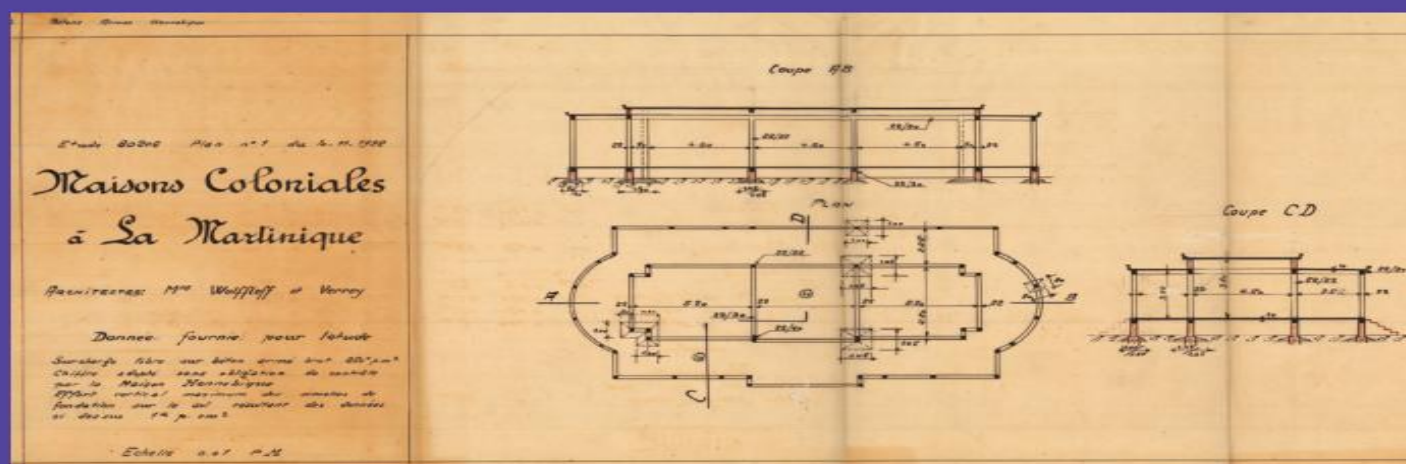
L'actuelle église Saint-Antoine de Terres-Sainville remplace une chapelle en planches construite en 1908 par l'abbé Fauchard, qui est agrandie entre 1912 et 1914 par l'abbé Havon pour être finalement reconstruite par Wulffleff et Verrey en 1926 en béton armé, avec des aciers provenant de la Société des aciéries de Longwy et de Mont-Saint-Martin. Trois jeux de plans datés de mars 1923, février 1925 et mars 1925 témoignent de l'élaboration du dessin général et de détail de l'ouvrage, mais aussi de la recherche de solutions pour les fondations dans un sol marécageux. Les variations significatives dans ces différents plans concernent le dessin des façades, la mise en place d'un porche sur la façade principale et le traitement des ouvertures hautes circulaires ou à pans coupés.

D'après un câble adressé aux architectes, daté du 21 mars 1925, les substructures de la construction sont bien assises, car la « *nature du sol est bonne sur toute la surface de notre fondation* ». Les aciers transitent via la CGT pour un débarquement à Fort-de-France en 1925. Monsieur Fabre – constructeur – est chargé de réaliser le bâtiment en béton armé. Toutefois, les architectes insistent pour que les piliers intérieurs, avec arc en plein cintre, soient conformes à leur dessin. L'ensemble est recouvert d'une toiture en Fibrociment pour éviter un surpoids à l'édifice. Plusieurs détails architectoniques semblables à ceux mis en œuvre à Balata se retrouvent dans cette construction : jeux de claustra, crucifix au dessin identique sommant le clocher, mosaïques qui semblent avoir disparu depuis la réalisation ou n'ont jamais été mises en œuvre en raison de leur coût.

Quelques maisons individuelles

Plusieurs constructions sont réalisées pour des commanditaires privés, comme un bâtiment de garage et de bureaux pour Rimbaud, de Jaham Frères & Cie à Fort-de-France en 1923, une maison au Lamentin, construite en 1925, ou ces « maisons coloniales destinées à la Martinique » non encore localisées.

Quoi qu'il en soit, on retrouve dans ces différentes réalisations une composition symétrique, avec des jeux de courbes très maîtrisés, et des toitures-terrasses avec lanternons caractéristiques du style moderniste qui se diffuse très largement dans l'île à partir des années 1920.



Wulffleff et Verrey, plan, coupes, maison indivuelle, 1922